

SOUS PRESSE

S. Vincent Ferrier	S. Tudual.
Le P. Julien Maunoir	S. Samson.
S. Yves.	S. Malo.
S. Corentin.	S. Melaine.
S. Briec.	Le P. Huby. & ^a

DOUZE APOTRES

BRETONS,
AVEC PORTRAIT.

I.

MICHEL LE NOBLETZ,

50 centimes.



SAINT-BRIEUC,
Chez L. PRUD'HOMME
Imprimeur-Libraire.

1858.

18

922

12N

1.

MICHEL LE NOBLETZ.

APPROBATION.

Nous , Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier , avons fait examiner l'ouvrage intitulé *Les Douze Apôtres Bretons*, et , sur le rapport avantageux qui Nous en a été fait , avons permis et permettons de l'imprimer.



† J.-J.-PIERRE,
Ev. de St-Brieuc et Tréguier.

Par Mandement :
RAULT, *Chan.-Secrét.*

22362

DOUZE APOTRES

BRETONS,

AVEC PORTRAIT.

I.

MICHEL LE NOBLETZ,

50 centimes.



SAINT-BRIEUC,

Chez L. PRUD'HOMME, Imprimeur-Libraire.

1858.



Lith. L. Prud'homme.

MICHEL LE NOBLETZ

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

MICHEL LE NOBLETZ.

LE 29 Septembre de l'an de grâce 1577, naquit au château de Kerodern, en Plouguerneau, diocèse de Léon, un enfant qui devint par ses vertus l'apôtre de la Basse-Bretagne. Son père, Hervé Le Nobletz, appelé de Kerodern, du nom de son château, était un des quatre notaires publics du pays. Il avait épousé Françoise de Lesguern, issue de l'ancienne maison de Coat-Manac'h, et en eut onze enfants, dont

cinq garçons et six filles. Le quatrième de ses fils vint au monde le jour de la Saint-Michel, et reçut au baptême le nom de ce glorieux Archange. Ses parents le confièrent à une nourrice qui demandait tous les jours à Dieu que l'enfant dont elle était chargée devînt un de ses plus fidèles serviteurs. Cette bonne chrétienne fut exaucée ; car, dès son retour à Kerodern, le petit Michel donna des marques de piété qui firent présager ce qu'il serait plus tard.

Il y avait près du château de M. Le Nobletz une église qui en était séparée par un étang. Michel, âgé seulement de quatre ans, s'y rendait sans cesse pour y prier Dieu. Sa mère, qui craignait que son fils, si jeune encore, tombât dans l'eau, lui défendit d'aller seul

à l'église ; mais, malgré sa défense, elle y trouvait souvent son fils en prière. Réprimandé et châtié même pour ses désobéissances, l'enfant s'excusait, en disant qu'une *Dame l'y conduisait par la main et lui apprenait à prier Dieu*. Madame Le Nobletz, qui n'ajoutait guère foi au rapport de son fils, et qui craignait qu'à la fin il ne tombât dans l'étang, le renferma sous clef, dans une chambre, pour l'empêcher de se rendre ainsi seul à l'église. Mais, quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'après l'avoir bien enfermé, et sachant que personne de la maison n'avait été lui ouvrir, elle rencontra dans la chapelle son enfant profondément recueilli et le visage tout en feu ! Michel dit à sa mère que la *belle Dame*,

dont il lui avait déjà parlé , *lui avait ouvert la porte de la chambre et l'avait conduit à l'église, sans qu'il pût savoir ni qui était cette Dame, ni d'où elle venait, ni où elle s'était retirée.* Nul doute que ce ne fut Celle que Ste Anne conduisit de même au Temple lorsqu'elle n'avait que trois ans.

Quand Michel eut atteint sa septième année , M. de Lesguern , son grand-père maternel , voulut l'avoir chez lui, avec quelques autres de ses petits enfants , et le fit instruire par un pieux ecclésiastique, nommé Thomas Cozic, qui demeurait au château. Là , l'enfant de bénédiction montra la même piété qu'à Kerodern , et sa réserve , à l'égard de quelques cousines du même âge que lui , était si grande , qu'il

n'entrait jamais dans leur chambre.

La belle Dame qui lui avait appris à prier Dieu à l'église , était sans doute , dirons-nous encore ici , Celle qui lui inspirait une semblable modestie. Heureux , mille fois heureux , l'enfant que protège de la sorte la très-sainte Vierge !

M. de Lesguern mourut tôt après l'arrivée de Michel chez lui. M. Le Nobletz rappela son fils à Kerodern , où il lui donna un précepteur. Dans la suite , il mit ses fils sous la conduite de deux ecclésiastiques qui étaient frères et qui tenaient une école publique. Mais il retira bientôt Michel de cette école pour l'envoyer continuer ses études à Pleudaniel , où Dieu fit sentir à son serviteur toutes les douceurs dont

ordinairement il inonde l'âme qui commence à se donner à lui. Michel n'avait que quatorze ans, quand il eut l'insigne bonheur de voir l'humanité de notre Seigneur qui lui apparut avec une beauté ravissante et une si éclatante majesté, que la surprise et la joie du jeune homme furent extrêmes et ineffables. L'impression qu'il reçut de cette faveur le fit se résoudre à ne plaire qu'à Dieu ; et, dans ce but, à prendre pour maxime de conduite, *de haïr et de mépriser le monde, de condamner ce qu'il approuve, d'aimer ce qu'il méprise*. Dès lors il coucha sur la dure, refusant à ses sens les satisfactions les plus innocentes, et les mortifiant sans cesse pour les empêcher de se révolter contre l'esprit.

Un jour le démon vint l'assaillir dans un bois où il se trouvait. Pour échapper à la tentation, Michel se jeta, sans vêtements, au milieu des ronces et des épines.

Une autre fois, dans une tentation semblable, il se dépouilla et demeura trois heures entières enfoncé dans la neige. Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, récompensa ses actes de courage par la vertu de la chasteté angélique qu'il accorda à Michel, et que celui-ci eut le bonheur de conserver jusqu'à la fin de ses jours.

Les habitants de Pleudaniel étant alors aussi ignorants que grossiers, trouvaient dans notre pieux jeune homme un instituteur zélé, qui consacrait à leur apprendre le catéchisme,

tout le temps libre que lui laissaient ses études, et qui ne manquait aucune occasion de les instruire, soit dans le cimetière, à leur sortie de l'église, soit dans les autres lieux où il en rencontrait plusieurs réunis.

Mais son zèle fut souvent accueilli par des railleries, des injures, des menaces, de mauvais traitements, et sept fois, dit-il lui-même plus tard, Dieu le délivra de véritables dangers de mort qu'il courut.

M. Le Nobletz ne tarda pas à envoyer ses fils achever l'étude des lettres à Bordeaux, sous les habiles maîtres qui s'y trouvaient. Deux fois, le navire qui les portait, faillit périr, pendant la traversée. Cependant ils arrivèrent sains et saufs à Bordeaux, où bientôt, les

écoliers bretons qui allaient y faire leurs études, ayant l'habitude de choisir parmi eux, pour les défendre, à l'occasion, un chef qu'ils nommaient *prieur*, réunirent leurs suffrages en faveur du frère aîné de Michel. Celui-ci se crut obligé d'apprendre à faire des armes, pour soutenir son frère au besoin; et, son adresse et son courage le firent élire prieur après son frère. Mais cette charge l'exposait à épouser d'injustes querelles et à tirer criminellement l'épée. Un jour, courant à la défense de son frère, pressé par plusieurs écoliers qui en voulaient à sa vie, Michel était sur le point de percer l'un d'eux de son arme, lorsqu'il sentit son bras retenu par la même Dame dont il avait reçu tant de faveurs dans

son enfance , et que lui seul aperçut.

Michel s'arrêta , et la querelle fut apaisée. Cependant, il ne brisa pas immédiatement son épée , et il la portait encore à quelque temps de là , lorsqu'allant rejoindre ses compatriotes à un rendez-vous, il entendit crier : *Arrête, arrête*. L'épée à la main, il se met aussitôt en défense ; mais la Ste Vierge se montrant à ses regards, lui dit : *Obéissez aux inspirations de Dieu , et suivez mon Fils par le chemin de l'humilité , de la simplicité , de la pauvreté et du mépris du monde*. A ces mots, Michel se jette aux pieds de Marie , dépose devant elle son épée , la choisit pour sa reine et lui proteste que désormais il ne combattra plus que sous l'étendard de Jésus.

Averti des dangers qu'il courait , Michel chercha le moyen d'y échapper , et , s'adressant à la sainte Vierge pour obtenir de Dieu les lumières dont il avait besoin en cette occasion , il apprit bientôt qu'il y avait à Agen un collège de Jésuites , où il aurait pu , tout en apprenant aussi bien qu'à Bordeaux les lettres humaines , recevoir des leçons de piété qu'on ne lui donnait pas dans cette dernière ville. Il se rendit donc à Agen , avec ses frères , au mois d'octobre 1597 , c'est-à-dire , lorsqu'il avait vingt ans , et il eut tant de joie de pouvoir étudier la vertu en même temps que les sciences , qu'il appelait plus tard son *âge d'or* le temps qu'il passa dans cette ville. Le souvenir de ses péchés et la crainte des

jugements de Dieu , toujours présents à son esprit , augmentaient de jour en jour sa ferveur , et bientôt Michel demanda à entrer dans la Congrégation de la sainte Vierge , établie au collège. Il brigua , par humilité , d'en être le portier , et , pendant deux ans , il exerça cette charge à l'admiration de tout le monde.

A son arrivée à Agen , il était entré dans la classe de seconde , où il eut des succès , aussi bien que l'année suivante en rhétorique. Pendant l'année de sa philosophie , la crainte du jugement qui le poursuivait depuis sa conversion , fit place dans son cœur aux sentiments de l'amour le plus vif envers Dieu et les pauvres. Ce fut alors que notre Seigneur lui révéla une par-

tie de ses dessins sur lui , et qu'en reconnaissance , Michel résolut d'éloigner de son esprit tout ce qui pourrait être un obstacle à la grâce , et d'en venir sérieusement à la pratique de la maxime qu'il avait prise à l'âge de quatorze ans pour règle de conduite. Il en fit la promesse à Dieu , le 30 Septembre 1598 , fête de saint Jérôme , et depuis , regardant ce jour heureux comme celui de sa naissance spirituelle , il prit le saint docteur pour son protecteur particulier.

Ses frères , plus dissipés que lui , l'empêchaient de mettre ses desseins à exécution. C'est pourquoi Michel obtint de son père la permission de se séparer d'eux. Il choisit un logement dans un autre quartier de la ville , chez

des gens très-pieux , qui , pour favoriser son désir d'étude et de prière , lui donnèrent en outre de sa chambre , un appartement écarté du bruit , dans l'endroit le plus élevé de la maison. Il se livra à tous ses goûts dans cette retraite ; il ne voyait ses frères que par rencontre , et ne leur parlait qu'autant que l'exigeaient la convenance et la charité. Il n'avait d'entretiens qu'avec son directeur de conscience , ses professeurs, les pauvres et ceux d'entre les écoliers qu'il reconnaissait le plus portés à la piété. A l'exemple de saint Ignace de Loyola , il essayait de les gagner à Dieu en leur inspirant le mépris du monde , qui passe comme une ombre , le désir de faire toujours ce qu'au moment de la mort ils auraient

voulu avoir fait , et le bon emploi du temps qui est si court. Pour subvenir , avec ce que son père lui envoyait , aux nécessités de beaucoup d'écoliers pauvres , il se privait de vin , de beurre , et de viande. Dieu bénit sa charité ; et plusieurs de ceux qu'il secourut alors se firent religieux plus tard.

Mais son zèle ne se bornait pas aux écoliers sans fortune : il s'adressait aussi aux étudiants riches , et les ramenait également à Dieu. Du nombre de ces derniers était un jeune noble , du diocèse de Tréguier , nommé Pierre Quintin de Limbahu , qui étudiait les humanités à Paris sous la direction de l'abbé Lachiver , devenu plus tard évêque de Rennes , retourna en Bretagne lorsque la ligue y éclata , prit les armes

pour elle, par attachement pour la Foi, fut lieutenant d'une compagnie de gendarmes de 1589 à 1598, et, sur la fin des troubles, quitta sa lieutenance pour reprendre, d'abord à Paris, puis à Agen, ses études interrompues. Michel se lia d'amitié avec lui et l'excitait sans cesse à la fidélité envers Dieu, au mépris du monde et des richesses. Les deux amis allaient, les dimanches et les fêtes, dans les villages voisins, catéchiser les paysans, afin de conserver en eux la foi, que les hérétiques du temps cherchaient à leur enlever.

La calomnie attaqua alors l'innocence de Michel, qui, pas encore au-dessus du mépris des hommes, en fut vivement peiné, triste, mais non abattu; il eut recours à la prière et, prosterné

près de son lit, il offrit cette croix à Dieu; puis, s'adressant à Marie, il lui représenta, en pleurant, son innocence. *Mon cher enfant*, lui dit la très-sainte Vierge, qui lui apparut, *ne craignez rien, puisque mon Fils vous défendra, et que je ne manquerai pas de vous assister*. Se levant aussitôt, Michel monte à son oratoire dans l'intention d'y passer la nuit à remercier la sainte Vierge de sa visite. Mais Marie se montrant de nouveau, lui présenta trois couronnes, et lui dit: *J'ai obtenu de mon Fils ces trois couronnes pour vous: l'une est celle de la virginité, que vous garderez inviolablement jusqu'à la mort; l'autre celle de docteur et maître de la vie spirituelle que mon Fils a prêchée sur la terre; la*

troisième est celle du mépris du monde, dont vous ferez une profession particulière dans l'état ecclésiastique. Commencez, ajouta Marie, à le bien mépriser dans cette occasion, et ne vous mettez pas en peine des médisances qui vous attaquent, dont on reconnaîtra bientôt la fausseté par des marques certaines.

La sainte Vierge le laissa rempli de joie et de reconnaissance, et, dans le même temps, notre Seigneur visita aussi son serviteur, le combla de grâces extraordinaires, et lui accorda le don de prophétie, que Michel sentit toujours croître en lui jusqu'à sa mort.

Avant de prendre aucune détermination au sujet du genre de vie qu'il devait embrasser, Michel s'était réso-

lu, sans cependant s'y engager par vœu, de garder le célibat jusqu'à ce qu'il eût connu les desseins de Dieu sur lui. Après avoir beaucoup prié à cette intention, et avoir conjuré son ami, M. de Limbahu, de s'unir à lui dans le même but, il se décida pour le Sacerdoce. Cependant, il avait balancé s'il se ferait Jésuite ou Capucin.

Il fit d'abord un pèlerinage à Toulouse pour y visiter de saintes reliques; son voyage remplit son âme d'une joie aussi délicieuse que sensible. Peu de jours après son départ, il écrivit aux écoliers qu'il avait gagnés à Dieu dans la ville d'Agen, pour les engager à se former à la vertu en même temps qu'à la science, à mépriser le monde, à se mépriser eux-mêmes, et à se mortifier

par des jeûnes, des veilles et des disciplines.

A son retour de Toulouse, il se rendit à Bordeaux, où prenant, comme à Agen, une chambre éloignée du bruit, il étudia, pendant quatre ans, la Théologie Scholastique de S. Thomas, sous les Pères jésuites Charlet, Jourdan, Gabriel de la Porte; la Théologie morale, sous le P. Jarric, jésuite; et, pendant trois ans, la controverse, sous le P. Gourdon, qui fut plus tard confesseur de Louis XIII. Michel s'appliqua en même temps, avec une ardeur si grande à l'étude de l'Ecriture-Sainte, qu'au rapport d'un de ses condisciples, devenu depuis évêque de Quimper, il savait par cœur toute la Bible en grec. Aussi, le P. de la Porte disait-il, en

parlant du jeune Le Nobletz, que c'était l'homme le plus savant de toute la Bretagne.

Ses études ne le détournaient en rien de la piété : au contraire, ce fut pendant qu'il s'y appliquait ainsi, qu'il reçut de Dieu le don de la contemplation à un tel degré, que Michel ne perdait pas un seul instant la divine présence. Ces faveurs du ciel le détachèrent de plus en plus et des hommes et des vains plaisirs de la terre. Au lieu de profiter des jours de congé pour se divertir avec les autres étudiants, il allait porter des aumônes aux Pères Capucins, visiter les hôpitaux et les pauvres, adorer notre Seigneur dans diverses églises, instruire les ignorants dans les campagnes, et les prévenir

contre les séductions de l'hérésie. En même temps, il se donnait tous les jours, et très-rudement, la discipline, couchait sur la dure, et ne prenait de nourriture que ce qui lui était nécessaire pour ne pas mourir.

Après avoir terminé ses études, il se rendit à un sanctuaire consacré à la Ste Vierge, afin de la remercier de ses visites et de son assistance. Puis, pour se préparer à la prêtrise, il jeûna pendant six mois, coucha sur la terre ou la paille, ne porta pas de linge, et passa ses jours et ses nuits en prières.. Il retourna ensuite vers son père et ses parents, qui le reçurent avec joie et le pressèrent d'entrer promptement dans le Sacerdoce. Mais Michel, quoique suffisamment âgé, ne se hâtait pas, et

ne voulait recevoir les Ordres qu'après s'y être longtemps préparé par la prière et la méditation, sur les dangers que l'on court dans cet état, quand on y entre, comme il disait, *sans vocation, sans intention droite, sans revenus suffisants pour n'être sous la dépendance de personne; sans science, sans humilité, sans abnégation, sans détachement des parents, sans esprit de pénitence, sans l'amour du travail et de l'étude, et sans piété.* Réfléchissant aux difficultés qu'un prêtre rencontre dans le monde pour y converser avec les hommes et y conserver la piété, l'amour des âmes et de la gloire de Dieu, Michel avait pris les résolutions suivantes : « Ne point trop fréquenter le » monde, surtout pendant sa jeunesse

» se ; n'y paraître qu'avec réserve ,
 » humilité, crainte et modestie ; choi-
 » sir, pour les voir, quelques per-
 » sonnes de bien et de vertu, parmi
 » les gens de qualité, sans se mettre
 » sous la dépendance d'aucune ; éviter
 » de parler beaucoup, d'être plaisant
 » et de dire des bons mots ; prendre
 » le milieu entre la rusticité et une po-
 » litesse recherchée ; n'être familier
 » avec personne, ni trop confiant avec
 » ses amis ; aimer l'étude de la reli-
 » gion ; s'opposer à l'esprit du monde,
 » en se mortifiant et s'humiliant, sou-
 » mettant son jugement à celui des
 » autres ; être constant dans ses exer-
 » cices de piété et faire de fréquentes
 » oraisons. »

M. Rolland de Neuville était alors
 évêque

évêque de S.-Pol-de-Léon. Il voulut en-
 tendre M. Le Nobletz dans une dis-
 pute théologique, et, touché de la
 doctrine profonde du jeune abbé, de
 son humilité et de sa modestie, lui
 offrit les premiers bénéfices qui vaque-
 raient dans son diocèse. Mais loin de
 succomber à la tentation, notre jeune
 homme quitta au plus tôt la ville épis-
 copale, et donna à un pauvre ecclé-
 siastique, la soutane et la robe dou-
 blée de satin, qu'il y avait portée, à
 l'imitation des ecclésiastiques de son
 rang.

Son père lui témoigna son méconten-
 tement de cet abandon. M. de Kero-
 dern, désirait que son fils acceptât les
 dignités et les biens de l'Eglise. Mais le
 pieux Michel lui répondit qu'il n'avait

aucune vocation pour les dignités ecclésiastiques , qu'il préférerait s'employer au salut des âmes dans les missions en Basse-Bretagne , et qu'il eût mieux aimé garder les troupeaux que de gouverner les peuples , ou accepter des dignités qui étaient trop souvent la ruine de l'humilité et de la simplicité chrétienne.

Son père , irrité de sa réponse , lui dit que , puisque telle était sa vocation , il le mettrait à garder un troupeau : ce qu'il fit en effet. Michel se soumit humblement à cet emploi ; et , comme il persistait dans son éloignement pour les dignités , il reçut bientôt ordre de quitter la maison paternelle. Il se retira chez sa nourrice , qui avait à peine de quoi subsister. Il y vécut plu-

sieurs mois dans les privations et le mépris , s'occupant de méditer , de lire l'Ecriture-Sainte , de catéchiser les enfants et de chercher l'aumône pour les pauvres. Ses parents déplo- raient ce qu'ils appelaient son malheur ; d'autres le traitaient de fou ; la plupart regrettaient qu'il enterrât de la sorte ses grands talents ; mais lui s'estimait heureux de se préparer aux missions par les opprobres.

Au bout de six mois , il se sentit inspiré d'aller à Paris , en demanda l'autorisation à son père , qui la lui accorda. Michel suivit d'abord les cours de la Sorbonne , puis , abandonna la Scholastique pour s'attacher d'une manière exclusive à l'hébreu , que , par affection pour l'Ecriture-

Sainte , il désirait connaître parfaitement. Mais il eut soin surtout de chercher un bon directeur pour son âme; il s'adressa au célèbre P. Cotton, confesseur du roi, s'ouvrit entièrement à lui, et, grâce aux exhortations de son confesseur, qui l'engageait à entrer immédiatement dans le Sacerdoce, il reçut enfin la prêtrise à Paris.

Pour satisfaire aux justes désirs de son père et de sa mère, il alla dire sa première messe à Plouguernau. Dès la veille, pour sa préparation éloignée, il fit quelques austérités, et le jour même, à minuit, il passa, pour préparation prochaine, deux heures en méditation, faisant des actes de foi sur la présence de notre Seigneur au S. Sacrement, se le représentant comme

un Sauveur aimable, dans la crèche ou sur les bras de sa Mère; comme un Roi glorieux à la droite de son Père; comme un Juge redoutable à son dernier avènement. Plus tard, pour préparation plus prochaine, il se confessa, fit quelques mortifications, et comparant son néant et ses misères avec la grandeur et la sainteté de Celui qu'il allait faire venir sur l'autel, tenir dans ses mains, recevoir dans son cœur, il entra dans des sentiments d'humilité, de frayeur et de crainte, qu'il exprimait à Dieu par d'ardentes aspirations, véritables traits de flamme. Puis, se livrant à une douce confiance en Dieu, il témoigna à notre Seigneur l'empressement qu'il avait de le recevoir, détesta de nouveau ses fau-

tes, convia la sainte Vierge de se trouver à ce banquet comme à celui de Cana, invita les anges et les saints à l'assister, et monta au saint autel, le visage animé, les yeux enflammés de l'ardeur qui consumait son âme. Le peuple fut ravi d'admiration à la vue d'une telle piété et d'une telle foi, mêlées à une modestie angélique et à un respect profond.

Après être descendu de l'autel, le jeune prêtre resta deux heures en action de grâce; et, ce qu'il fit pour sa première messe, il le renouvela plus tard chaque fois que sa santé lui permit de monter à l'autel.

Se sentant appelé aux fonctions apostoliques, M. Le Nobletz s'y prépara par une longue et profonde retraite. Il

fit bâtir au bord de la mer, à Tréménac'h, près de Plouguerneau, une chaumière dans laquelle il resta enfermé pendant un an, portant, sans interruption, le cilice, n'usant point de linge, se donnant, tous les jours, la discipline, couchant sur la terre nue, ne mangeant qu'une fois par jour et seulement un peu de bouillie, sans sel, sans beurre et sans lait, qu'une personne du voisinage lui servait par une petite ouverture, sur un petit plat. Il ne buvait que de l'eau et encore, à dessein, en très-petite quantité. Il ne sortait de sa chaumière que pour aller dire la sainte messe, et ne parla, pendant toute l'année, qu'à son confesseur.

Cette vie austère ruina sa santé, et, plus tard, il s'en fit des reproches.

Mais, d'un autre côté, elle servit à l'unir plus intimement à notre Seigneur; et, depuis cette époque, il ne parla jamais d'autre chose que de Dieu, de sa gloire et de son service. Pendant sa retraite, il connut que les Pères Jésuites s'établiraient de son vivant en Basse-Bretagne, et se serviraient des travaux qu'il préparait dans sa solitude.

Il avait pris, pour armes spirituelles, les cinq résolutions suivantes : *Oraison et présence de Dieu continuelles, austérités sans relâche, détachement sincère de ses parents et du monde, étude des choses nécessaires aux âmes, liberté d'esprit pour recevoir toutes les impressions célestes et leur obéir promptement.*

Une injuste et violente persécution,

due aux jugements téméraires d'une personne par ailleurs bien intentionnée (persécution dont cette personne reconnut plus tard la fausseté), contraignit le solitaire à quitter sa retraite plus tôt qu'il ne pensait. Aussitôt M. Le Nobletz se mit à évangéliser le peuple dans la paroisse de Plouguerneau, enseignant les éléments de la foi, non-seulement dans l'église, mais encore dans les chemins et dans les maisons particulières, comme les apôtres, *in Templo et circa domos docentes, et evangelizantes Jesum Christum*. Plusieurs se convertirent; mais la plupart et surtout ses parents, comme ceux du Sauveur, le regardaient comme un fou, *insanit*. Sa mère elle-même qui, jusque-là, l'avait constamment pro-

tégé contre les mauvais traitements que M. de Kerodern voulait faire subir à son fils , partagea l'indignation de son mari contre Michel ; et , celui-ci chassé de la maison paternelle , où il ne se nourrissait que de quelques morceaux de pain noir , trempé d'un grossier bouillon , dans une écuelle de bois , se retira de nouveau dans la pauvre chaumière de sa nourrice. Chemin faisant , il pria Dieu de le prendre sous sa protection et de pardonner à ses parents leur conduite à son égard. Quoique privé alors de consolations spirituelles , il n'en continua pas moins d'exercer son zèle avec ardeur dans la paroisse de Plouguerneau et dans les paroisses voisines.

Il fit beaucoup de bien parmi les

gens simples et pauvres , mais les autres s'irritèrent contre lui. Un de ses parents le poursuivit deux fois l'épée à la main , et , l'ayant rencontré à l'église , s'apprêta à lui tirer un coup de pistolet. M. Le Nobletz se jeta à genoux , et lui présenta sa poitrine nue ; cette fermeté fit tomber l'arme des mains de l'assassin , qui , plus tard , continuant sa vie de désordres , eut , pour d'autres crimes , la tête tranchée à Rennes.

M. de Kerodern poursuivit aussi un jour son fils avec un bâton dont il voulait le frapper , et un pieux ecclésiastique , indigné contre lui , alla l'arracher de chaire , au milieu d'un sermon. Le pieux missionnaire supporta cet affront sans rien dire , salua cet ec-

clésiastique avec douceur et courut se prosterner devant l'autel pour prier.

En outre, on l'accusa de crimes supposés devant ses supérieurs qui, connaissant ses vertus, ne crurent pas à la calomnie. Le lendemain du jour où son père l'avait poursuivi pour le frapper, M. Le Nobletz, dont les discours plaisaient à M. de Kerodern autant que son mépris des biens et des dignités le faisait souffrir, fit sur les devoirs des parents et ceux des enfants, un discours si pathétique, que son père en fut touché. Le prédicateur s'en aperçut, et alla lui rendre visite, dans l'intention de travailler à une conversion qui semblait commencée. Dieu bénit les efforts de son serviteur : M. de Kerodern rentra en lui-même, et persévéra

persévéra dans ses bons sentiments jusqu'à sa mort, qui arriva cinq ans après, c'est-à-dire, en 1612. De son côté, madame de Kerodern, qui était déjà pieuse, le devint davantage et ne cessa de faire des progrès dans la vertu jusqu'à sa mort, en 1615.

Vers ce temps, M. de Lambalu, entré chez les Dominicains de Morlaix, y attira son ami, M. Le Nobletz, qui demanda à être reçu et fut admis au noviciat. Une demoiselle de Morlaix mourut, à la même époque, quelques jours avant celui qu'on avait fixé pour ses noces, et fut enterrée dans l'église des Dominicains. Sa mère fit appendre à un pilier voisin de la tombe de sa fille, un tableau qui représentait cette jeune personne dans tous ses

atours , et qui devint pour tous un objet de scandale. M. Le Nobletz s'en plaignit et au Prieur et à la mère de la défunte ; et voyant qu'on n'écoutait pas ses plaintes, il défigura le portrait. La dame, furieuse, demanda vengeance, et les religieux chassèrent M. Le Nobletz du couvent, après lui avoir fait subir un affront cruel. Le P. Quintin n'eut point de part à l'injustice des autres, et alla conduire le novice chez ses parents. Heureux de souffrir, M. Le Nobletz ne fit aucune plainte, et retourna, quelques jours après, travailler au salut des âmes, à Morlaix même, où il rencontra Mgr d'Amboise, évêque de Tréguier, qui lui permit de prêcher dans toutes les églises et chapelles de son diocèse, et d'y faire des missions.

Aussitôt, M. Le Nobletz se joignit au P. Quintin, et tous deux, pendant dix-huit ans, prêchèrent et catéchisèrent dans les églises, au pied des croix, dans les chemins, dans les champs, partout où ils rencontraient du monde. Ces deux serviteurs de Dieu passaient leurs jours, le P. Quintin à prêcher, M. Le Nobletz à faire le catéchisme ; une partie de leurs nuits étaient consacrées à la prière. Noble et sainte amitié, qui produisit les plus heureux fruits !

Du diocèse de Tréguier, M. Le Nobletz passa dans l'île d'Ouessant, qui lui parut, à cause de son éloignement, plus abandonnée. Il y fut bien accueilli par les habitants, qui avaient conservé une grande pureté de mœurs,

et qui , instruits par des sermons et des catéchismes quotidiens , reçurent , tous , les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

D'Ouessant , M. Le Nobletz passa à l'île de Molènes , où sa parole produisit de semblables fruits. Voyant que les habitants de cette dernière île étaient occupés à la pêche , il allait les prêcher en mer , montant sur la plus élevée de leurs barques.

Il se rendit ensuite à l'île de Batz , dont les habitants vivaient dans une grande ignorance des vérités religieuses et dans un grand relâchement de mœurs. Il eut la consolation de les instruire solidement de la religion et de leur faire contracter des habitudes plus pieuses et plus saintes.

Mais , afin de pouvoir facilement se transporter dans les trois diocèses de Cornouaille , de Léon et de Tréguier , M. Le Nobletz établit le centre de ses missions au promontoire de Saint-Matthieu , près du Conquet , où un grand nombre de navires abordaient fréquemment. Il ne trouva pas sur la terre ferme la même docilité que dans les îles. Lorsqu'il montait en chaire , plusieurs sortaient de l'église ; d'autres le blâmaient de la vie qu'il menait ; et l'évêque de Léon , prévenu contre lui , par des rapports ou faux ou exagérés , lui adressa , sur son genre de vie , une réprimande publique. M. Le Nobletz ne dit rien pour s'excuser , et eut beaucoup à souffrir pendant trois ans ; mais le bien qu'il faisait ouvrit en-

fin les yeux à plusieurs de ceux qui le blâmaient.

Marguerite Le Nobletz, sa sœur, qui, d'après ses conseils, avait embrassé, quelques années auparavant, les voies de la perfection, alla le rejoindre et l'aida beaucoup dans ses missions. Afin de recevoir commodément les petites filles pauvres qu'on lui enverrait à instruire, soit du Conquet, soit de Saint-Matthieu, elle se logea dans une chaumière située à une égale distance des deux endroits.

Bientôt elle eut un grand nombre d'élèves dont elle prit un soin extrême. Elle trouva un puissant auxiliaire dans Françoise Troadec, veuve, d'un esprit rare, d'une mémoire merveilleuse, qui savait le breton, le français, l'an-

glais et l'espagnol, et à laquelle M. Le Nobletz avait appris une science infiniment préférable, la science des Saints. Cette vertueuse femme passait les nuits auprès des moribonds du Conquet et de Lochrist, et les ensevelissait après leur mort. Elle faisait un grand bien non-seulement aux pauvres, qu'elle soulageait de toutes les façons; mais encore aux dames qui se rendaient en grand nombre dans les lieux où elle allait.

De son côté, M. Le Nobletz, qui connaissait les mathématiques, enseignait aux habitants de cette côte tout ce qui appartient à la marine; et trouvant de la sorte le moyen de s'insinuer dans leur esprit, il leur parlait de leurs âmes, des dangers qu'elles cou-

rent sur la mer orageuse du siècle et des biens du ciel plus solides que ceux pour lesquels ils affrontaient tous les hasards. Il visitait, consolait, soulageait les pauvres malades pour lesquels il se privait des choses les plus nécessaires; il joignait à cette charité universelle des prières accompagnées de larmes pour les pécheurs les plus endurcis, et finissait par obtenir leur conversion.

Il alla donner une mission à Landerneau; mais il n'y gagna que très-peu d'âmes. Celles-ci au moins persévérèrent jusqu'à la mort dans l'amour de l'oraison, de la pénitence, du mépris du monde qu'il leur avait inspiré. Ce fut à Landerneau qu'il se servit, pour la première fois, des peintures

symboliques qu'il avait composées dans sa retraite, et dont, après lui, tous les missionnaires bretons se sont servis jusqu'à nos jours, avec le plus grand succès.

De Landerneau, il se rendit à Quemper: c'était en 1614. Il prêchait tous les Dimanches et toutes les fêtes, à Saint-Matthieu, et tous les jours de Carême aux religieuses de Loc-Maria. Il enseignait le catéchisme aux enfants, qu'il conduisait aux chapelles de Saint-Primel et de la Madeleine, et auxquels il faisait de petits présents. Il était secondé, dans ses exercices, par la veuve Troadec, et par sa sœur Marguerite, qui consacrait, comme lui, en libéralités, tout le bien qu'elle avait reçu de la succession de son père. Les

enfants qui rencontraient M. Le Nobletz lui témoignaient leur joie et le suivaient. Mais les personnes plus âgées se moquaient de toutes les inventions de son zèle, et, sauf quelques rares exceptions, nul ne sut profiter de tout ce qu'il entreprit pendant trois ans qu'il demeura parmi elles.

Quelquefois il quittait Quemper pour aller faire des courses à la campagne, où il faisait toujours beaucoup plus de bien. Il donnait, avec un grand succès, une mission au Faou, lorsqu'il fut obligé d'aller rendre à sa mère les derniers devoirs. Mais son absence ne fut que de quelques jours, car il se hâta de retourner à la mission commencée, après laquelle il se rendit à Concarneau.

Montant en chaire après les Vêpres, il se mit à expliquer l'Oraison Dominicale ; aussitôt les bourgeois sortirent de l'église, en disant qu'ils savaient leur *Pater*, et n'avaient pas besoin de l'apprendre ; les gens simples de la campagne profitèrent seuls de ses instructions.

Il n'en fut pas de même à Pont-l'Abbé. En y arrivant, M. Le Nobletz rencontra une dame de condition à laquelle il se permit de demander où l'on vendait du papier, et qui, n'ayant pas daigné lui répondre, regretta promptement son manque de respect envers un prêtre, s'en fit un vif reproche, et pria son mari de réparer son incivilité. Le gentilhomme envoya chercher M. Le Nobletz ; et, l'invitant à recou-

rir à lui dans ses besoins , il lui fit remettre un peu d'argent que le missionnaire accepta par humilité.

M. Le Nobletz alla , de temps en temps , voir ses bienfaiteurs , et bientôt il entra si avant dans leur esprit , qu'il leur inspira , ainsi qu'à toute leur famille , mais surtout à Marie Méabe , sœur du mari , une piété profonde et une charité extraordinaire envers les pauvres.

De Pont-l'Abbé , M. Le Nobletz se rendit à Audierne , où les habitants , occupés de leur commerce , ne voulaient pas l'entendre. Mal leur en prit ; car , suivant la prédiction menaçante que leur fit le saint prêtre , dès son premier sermon , les trois-quarts de leurs vaisseaux chargés de marchan-

dises , périrent à quelque temps de là , pendant une tempête.

L'inutilité de ses efforts , dans certaines villes , fit M. à Le Nobletz prendre la résolution de prêcher surtout dans les paroisses rurales. Mais sa faible santé et le port de ses papiers , de ses tableaux et des récompenses qu'il distribuait , ne lui permirent pas de parcourir les campagnes à pied ; il acheta deux chevaux , avec lesquels il cheminait pour la première fois , lorsqu'il rencontra des paysans qui se rendaient à Quemper , en portant sur le dos , avec beaucoup de peine , d'énormes charges de poissons. Il eut pitié de ces malheureux et les obligea à se servir de ses chevaux , dont l'un fut , la nuit suivante , étranglé par un loup.

et l'autre se tua en tombant dans une fondrière.

Les paysans , craignant de n'en être pas quittes pour payer fort cher les chevaux qu'on leur avait prêtés , se jettent aux pieds de M. Le Nobletz , qui , souriant avec bonté , n'exigea d'eux d'autre réparation que celle d'assister à ses instructions. Hélas ! ces pauvres malheureux avaient bien besoin d'entendre la parole de Dieu ; car ils étaient adonnés à toutes sortes de superstitions , que l'ignorance , la cupidité et les vices entretenaient parmi eux. M. Le Nobletz parvint , en s'adressant avec confiance à S. Corentin , apôtre de la Cornouaille , à extirper du sein de ces populations les derniers restes du paganisme , ainsi que la plupart de leurs pratiques superstitieuses.

Ayant appris que l'île de Sizun , éloignée de quelques lieues de la terre ferme , était privée , depuis quelques années , de tout secours spirituel , il résolut d'y passer , malgré les dangers du trajet et les difficultés de l'abord. Les habitants de cette île étaient à moitié barbares : ils allumaient des feux sur leurs rochers pour tromper les marins et piller les navires qui venaient s'y briser , et , un jour , craignant que l'évêque de Quemper , alors en visite à Clédén , ne fit quelque peine à leur recteur , ils allèrent le redemander , en menaçant l'évêque de leurs couteaux.

Ils accueillirent avec joie et écoutèrent avec docilité M. Le Nobletz , qui leur prêcha deux fois par jour , leur fit faire à tous des confessions générales ,

et les rendit si pieux, qu'on les vit dès lors assister à la sainte Messe, chaque matin, se confesser une fois le mois, visiter, deux fois le jour, le Saint-Sacrement, et assister, le Dimanche, aux offices.

Quand l'évêque de Quemper les visita, il sut admirer l'harmonie et la dévotion avec lesquelles ces bons insulaires chantaient, à deux chœurs, les psaumes et les cantiques.

Pendant son séjour dans l'île, M. Le Nobletz choisit, pour perpétuer le bien, après son départ, le pêcheur qui avait le plus de crédit à Sizun, François Le Sus; il le forma, avec un soin particulier, à la piété, lui apprit à méditer sur les mystères, et pour lui en faciliter la pratique, il lui laissa

les méditations du P. Louis Du Pont. Dans la suite, il écrivit souvent à son néophyte, qui, plus tard, fut élu capitaine de l'île, y fit les fonctions de catéchiste et en devint recteur.

Après la mission de Sizun, M. Le Nobletz fut chargé par l'évêque de Quemper de la paroisse de Meillaud, dépourvue de prêtres. Mais il obtint bientôt d'être délivré de cette charge, et alla donner une seconde mission à Quemper, où il sut, par révélation, le bien qu'il devait faire à Plouaré. Se hâtant de finir sa mission de Quemper, il se rendit, le 22 mai 1615, à Plouaré, où, le Mercredi des Cendres précédent, il avait déjà fait une apparition à l'église, qu'il eut la consolation de voir remplie de gens modestes et sim-

ples, vers lesquels il s'était seul immédiatement porté. Il s'établit à Douarnenez, petite ville peuplée alors de deux mille âmes et dont la position lui parut avantageuse pour ses desseins.

A son arrivée, il alla à Plouaré prendre la bénédiction du recteur de la paroisse qui y demeurait, et lui demanda l'autorisation de prêcher dans l'église de Douarnenez, dédiée à Ste-Hélène. Le recteur, qui avait été témoin de son zèle au Conquet, lui accorda avec joie ce qu'il désirait, et M. Le Nobletz, sans plus tarder, se mit, après avoir prié devant l'autel, à sonner lui-même la cloche. En entendant un tel son, à pareil jour et à pareille heure, les habitants crurent qu'on les appelait quelque part au feu, et

pour s'en assurer, coururent à l'église, où ils aperçurent en chaire le prédicateur qui, profitant de leur alarme, essaya de leur montrer qu'ils couraient pour leurs âmes un danger bien plus grand que celui qu'ils venaient de craindre.

La plupart de ses auditeurs trouvaient de mauvais goût l'épouvante qu'il avait donnée et la tournèrent en risée; mais quelques-uns, touchés par l'onction de la grâce, prirent les choses autrement. De ce nombre, fut un ecclésiastique, peu édifiant jusqu'alors, et qui, revenu à de meilleurs sentiments, qu'il n'abandonna plus dans la suite, lui offrit sa maison et sa table. M. Le Nobletz accepta; mais il ne voulut ni coucher dans le lit qu'on

lui avait préparé, ni toucher aux viandes qu'on lui servait.

L'ignorance du peuple était telle alors à Douarnenez, qu'un grand nombre de personnes ne savaient ni ce qu'il est nécessaire de savoir de nécessité de précepte, ni même tout ce qu'il est nécessaire de savoir de nécessité de moyen. Les premiers soins du missionnaire furent d'en instruire ce peuple, auquel il enseigna, en les lui expliquant, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres, les Actes des Vertus Théologiques et le *Confiteor*.

Plus ses instructions étaient élémentaires, moins on voulait y assister, sous prétexte qu'elles ne convenaient qu'à des enfants, et qu'on aurait perdu

un temps précieux à écouter des prédications inutiles. Il y en avait aussi qui ne pouvant manquer de se reconnaître au tableau que le missionnaire faisait de leurs vices, attribuèrent au démon la science qu'il avait de leurs désordres. Quelques-uns cependant, et entr'autres, un des principaux marchands de la ville, Jean de Plocan et sa femme, Claude Le Belec, se rendaient assidûment aux instructions. Pour forcer les autres à y assister, le recteur de la paroisse publia au prône de la messe paroissiale qu'il n'admettrait à la réception des sacrements de pénitence, d'Eucharistie et de mariage, et qu'il n'accepterait pour parrains et marraines aux baptêmes, que ceux qui seraient déclarés, par des examinateurs nommés

par lui, suffisamment instruits des mystères de la foi.

M. Le Nobletz démontra en chaire la nécessité d'une telle mesure qui, à cause de sa généralité, ne pouvait humilier personne, et à laquelle tout le monde se soumit, à l'exception de quelques riches, qui accusaient leur recteur de nouveautés suspectes et impraticables. L'official, loin de condamner le recteur, loua son zèle et l'exhorta à continuer, de sorte que bientôt l'ignorance cessa.

M. Le Nobletz allait visiter et instruire, dans leurs maisons, les infirmes et les malades qui ne pouvaient se rendre à l'église; pour l'aider dans ce but, il fit venir à Douarnenez sa vertueuse sœur. Dans peu de temps, Dieu

couronna d'un plein succès le zèle du pieux missionnaire qu'on venait entendre de toute part. Sa vie édifiante et un grand nombre de miracles qu'il opéra donnèrent une telle autorité à ses paroles, que chacun abandonna le mal et s'adonna à la vertu.

Pour faciliter les confessions, M. Le Nobletz envoyait plusieurs pécheurs qui craignaient de déclarer leurs péchés aux prêtres de l'endroit, trouver à Quemper, M. Pierre Bocer, prêtre rempli de zèle et de science, et qui avait reçu du Pape les pouvoirs les plus amples. Puis, les consciences mises en bon état, il s'appliquait à déraciner les mauvaises habitudes, à établir une piété solide et vraie, à inspirer à la jeunesse le mépris des parures et l'a-

mour de la pénitence. Lorsque quelqu'un tendait à la perfection par la mortification, M. Le Nobletz lui faisait de ses propres mains, soit des ceintures de crin, soit quelque autre instrument de pénitence. Enfin il procura à Douarnenez un maître d'école, qui, joignant à l'esprit de pénitence et d'oraison, un grand zèle pour l'âme des enfants, contribua puissamment, par ses leçons et par ses exemples, à la sanctification de ses élèves et à celle de leurs parents.

Il avait chargé des femmes qu'il avait bien instruites, d'instruire elles-mêmes leurs enfants et leurs maris qui passaient une partie de l'année à la pêche; et lorsqu'il allait donner des missions ailleurs, il faisait, à de pieuses

veuves

veuves expliquer, pendant son absence, les tableaux énigmatiques qu'il avait composés sur les mœurs et sur la foi. On faisait, à haute voix une lecture spirituelle, avant l'explication des tableaux qui était suivie d'une leçon de catéchisme et du chant de quelques cantiques bretons. Comme cela avait lieu tous les jours, depuis Pâques jusqu'à la Saint-Michel, les habitants apprirent vite les cantiques, et bientôt tout le monde les répétait sans cesse : les laboureurs et les bergers dans les champs et sur les montagnes, les marins et les pêcheurs sur la mer, les ouvriers dans leurs maisons. Parmi les saintes femmes qui secondaient ainsi le zèle de M. Le Nobletz, se trouvaient trois veuves, dont l'une ex-

pliquait les tableaux, l'autre recueillait les aumônes, et la troisième s'informait des besoins, tant spirituels que corporels; toutes les trois distribuaient ensuite les secours qui étaient assez abondants pour satisfaire aux besoins des indigents, aider les Capucins de Quemper et faire célébrer deux messes par semaine, l'une pour le Roi, l'autre en l'honneur de S. Joseph.

M. Le Nobletz donna ses soins à Douarnenez pendant vingt-cinq ans. Il eut la consolation d'être témoin des heureux fruits de son zèle, dont au reste tous les étrangers s'apercevaient, et de son vivant et longtemps après sa mort, car les pêcheurs de Douarnenez retraçaient chez eux et dans les villes voisines, où ils allaient pour leur com-

merce, une parfaite image de la primitive Eglise.

L'enfer ne pouvant voir un tel spectacle sans chercher à le faire cesser, poussa quelques-uns à se plaindre à l'Evêque de ce qu'ils appelaient les innovations de M. Le Nobletz, qui, dans une lettre écrite à Douarnenez, le 17 Juillet 1625, se justifia sans peine de tous les reproches qu'on lui adressait.

Trois ans plus tard, le P. Quintin, accompagné d'un autre religieux dominicain, alla rejoindre son ami à Douarnenez, et tous les trois donnèrent à la ville une mission qui fut la dernière du P. Quintin, car il mourut l'année suivante.

M. Le Nobletz continua avec zèle ses

œuvres apostoliques , et fut de nouveau en butte à la malveillance de quelques personnes qui voulurent le faire passer pour un brouillon , parce qu'il exhortait les bons chrétiens à éviter ceux qui avaient l'esprit du monde. On le décria près de ses amis et surtout près des Jésuites et des Capucins de Quemper qui ne se laissèrent point tromper.

On vexa M. Brélivet , qui écrivait ses *Traités spirituels* et le secondait dans son zèle , et M. Le Pennec qui , converti par lui , l'aidait avec fruit à instruire les petits enfants. On traita de rêveries toutes les industries dont il se servait pour le bien des âmes ; on l'insulta publiquement , on leva le bâton sur lui , dans l'église même , et on l'aurait frappé , si les assistants ne s'y

fussent opposés. Le démon se joignit aux hommes pour le tourmenter de toute façon , et le persécuter sans relâche. Mais M. Le Nobletz sortit vainqueur de toutes ces attaques. Recevant avec joie les humiliations , il pardonna volontiers à ses ennemis.

Ceux-ci parvinrent cependant à indisposer contre lui , en 1640 , le grand-vicaire de Quemper , qui , en l'absence de l'Evêque , écrivit la lettre suivante au zélé missionnaire :

« Monsieur , vous avez prêché toute
 » votre vie l'obéissance aux autres ,
 » pratiquez-la maintenant vous-même :
 » me : retournez dans l'évêché de
 » Léon , d'où vous êtes natif , et ne
 » revenez jamais dans celui de Cor-
 » nouaille. »

M. Le Nobletz baisa plusieurs fois avec respect cet arrêt de son exil , et , sans murmure et sans retard , chercha une barque , dit adieu au peuple qu'il avait évangélisé pendant vingt-cinq ans , et passa au Conquet , d'où il se rendit dans le Léon. Abattu par ses fatigues et ses austérités , il fit néanmoins dans le Bas-Léon ce qu'il avait fait en Cornouaille. Il prêchait tous les jours , et forma plusieurs personnes séculières de l'un et de l'autre sexe pour le seconder dans son zèle , entr'autres le recteur de Ploumoguier , auquel il persuada d'apprendre , pour faire du bien aux âmes , la langue bretonne qu'il ignorait , et une paysanne , grossière et ignorante , qui gagnait sa vie à conduire la charrue , et qu'il pla-

ça au Conquet chez une demoiselle , pour la servir sans gages , à condition qu'on lui laisserait le temps de s'instruire ; mais comme la maîtresse ne tenait aucun compte de cette dernière condition , M. Le Nobletz prit le parti d'envoyer la servante à Douarnenez , chez une de ses trois veuves.

Au moment du départ , la demoiselle insulta sa servante , et la frappa même , en lui disant toute espèce de mal contre le missionnaire , ainsi que contre ses instructions. Indigné de l'injure faite à la parole de Dieu , M. Le Nobletz va trouver la maîtresse qui assistait à la Messe dans une église dédiée à saint Laurent. Là , il lui dit de la part du Seigneur , en présence de beaucoup de monde , « que tout ce

« qu'elle avait dit à cette pauvre fille ,
 « pour la détourner de Dieu , était
 » aussi faux qu'il était vrai qu'elle se-
 » rait muette jusqu'à sa mort pour
 » son salut. » L'effet suivit aussitôt la
 menace. Quant à la paysanne , elle
 passa six mois à Douarnenez, d'où elle
 revint fort instruite et très-capable
 d'enseigner la religion.

M. Le Nobletz l'adressa à Saint-Pol-
 de-Léon , au vicaire-général , qui ,
 après l'avoir interrogée , la reconnut
 si éclairée des lumières de Dieu , qu'il
 lui permit d'instruire en particulier les
 personnes de son sexe, de répondre en
 public au catéchisme , et d'y expliquer
 les peintures énigmatiques du mission-
 naire quand un ecclésiastique l'inter-
 rogerait.

Dieu se servit de cette paysanne
 pour instruire un grand nombre de
 personnes de Léon , pour consoler les
 malades et pour soutenir son ancienne
 maîtresse , qui mourut trois ans après,
 dans les meilleurs sentiments de péni-
 tence.

Avant de quitter Douarnenez , M.
 Le Nobletz, qui venait de perdre le P.
 Quintin et qui sentait ses forces dimi-
 nuer , avait demandé à Dieu d'en-
 voyer des ouvriers à sa vigne; il priaît
 la sainte Vierge de lui montrer enfin le
 successeur qu'elle lui faisait espérer
 depuis longtemps , lorsqu'une nuit , il
 connut subitement , par un mouve-
 ment intérieur , qu'il trouverait ce suc-
 cesseur , encore jeune , au collège des
 Jésuites , à Quemper.

Le lendemain matin , dès six heures , il était au collège de Quemper , demandant le P. Maunoir , qu'il embrassa tendrement et avec lequel il contracta , dès ce moment , une grande liaison d'amitié. Plus tard , M. Le Nobletz , retenu au Conquet par son âge et ses infirmités , pria le P. Maunoir de l'y aller voir ; et , après lui avoir fait une confession générale , il prit une clochette à la main , pour avertir tout le monde de se rendre à l'église , où il mena le Père , le déclara publiquement son successeur , et lui remit sa clochette et ses peintures symboliques. Il le conduisit ensuite chez les malades , puis passa ce soir-là et une partie du jour suivant à lui donner ses instructions.

Entr'autres choses , il lui conseilla l'emploi des cantiques spirituels , et les voyages par terre plutôt que par mer , afin de trouver plus d'occasions de faire du bien. Il lui remit un manuscrit dont Dieu devait plus tard lui donner l'intelligence , et qui était fait pour la conversion des plus grands pécheurs. Enfin , il fit au P. Maunoir lui toucher un porreau qu'il avait au visage et qui disparut aussitôt. Les deux missionnaires se bénirent mutuellement , s'embrassèrent et se séparèrent , jusqu'au moment où M. Le Nobletz eut la consolation de revoir son jeune ami , à Douarnenez d'abord , au Conquet ensuite.

Dans le même temps , il écrivit en latin , pour le P. Maunoir , six avis ,

dans lesquels il l'avertissait notamment de ne jamais s'occuper d'affaires temporelles, de renoncer à toute étude curieuse, et même à celle des belles-lettres, de ne voir personne fréquemment, de vivre de la vie intérieure, de chercher l'ignominie de la croix et de renoncer à tout exercice de piété contraire à la prédication. Enfin, pendant douze ans que vécut M. Le Nobletz après avoir fait la connaissance du P. Maunoir, il ne cessa de lui rendre tous les services possibles avec la tendresse d'une mère pour son enfant.

Un jour que des habitants de Douarnenez étaient allés au Conquet pour entendre les missionnaires, M. Le Nobletz se réunit à eux au pied de la croix, sur la place publique, pour prendre

part au chant des cantiques dont ils remplissaient les airs. Dénoncé pour ce fait à l'évêque de Léon, M. Le Nobletz garda le silence sur tout ce qu'on lui reprochait et se contenta de dire qu'il était effectivement un prêtre indigne. L'évêque le réprimanda et condamna les cantiques, sur le rapport qu'on lui en avait fait, obligeant, sous peine d'excommunication, tous ceux qui avaient logé les chanteurs à Douarnenez de les renvoyer au plus tôt dans leur diocèse.

Mais, dès le lendemain, des personnes d'Ouessant, qui se rendaient au Conquet pour y être confirmées, chantaient les mêmes cantiques, auxquels M. de Pencré, théologal du Folgoat, qui savait le breton, ne trouva rien à

redire ; et l'évêque , mieux instruit par lui , fit dire au peuple par M. Le Denmat, prieur de Recouvrance, qu'on l'avait mal informé au sujet de M. Le Nobletz et de ses cantiques , qu'il invitait à prendre conseil de ce bon vieillard et à lui obéir , qu'il le bénissait , ainsi que tous ceux qui avaient chanté ou qui chanteraient ses chansons spirituelles.

Accablé de fluxions continuelles aux yeux , d'un tremblement de mains , d'une grande faiblesse et d'infirmités nombreuses, qui l'empêchaient de monter au saint autel aussi souvent qu'il en avait le désir , M. Le Nobletz se préparait depuis longtemps à la mort , lorsque , vers la Saint-Michel de l'an 1651, il fut frappé d'apoplexie et tom-

ba par terre au milieu de sa chambre, privé de l'usage de ses membres. Il ne mourut cependant pas de suite ; mais il resta perclus de tout son corps pendant sept mois. N'ayant pas, toutefois , perdu l'usage de la parole , il ne cessa de catéchiser, de consoler et d'exhorter au bien tous ceux qui allaient le visiter , et qui le quittaient non moins édifiés de sa rare patience que de ses discours. Il communiait deux fois la semaine.

Mais , sentant sa fin approcher , il demanda le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction , se fit mettre hors de son lit , à genoux au milieu de la chambre, adora Notre-Seigneur avec une humilité et une piété qui ravirent tout le monde ; et dans le but , dit-il , d'exci-

ter les assistants à en rendre grâce à Dieu avec lui et pour lui, il prit notre Seigneur à témoin que, favorisé par la sainte Vierge de la grâce de la virginité à Agen, lorsqu'il y faisait ses études, il n'avait jamais commis aucune fante, par le secours divin, contre cette vertu.

Il donna ensuite ordre qu'il y eût près de lui quelqu'un qui, instruit par lui à assister les mourants, lui lût, toutes les nuits, en breton, la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, lui fit produire souvent des actes de foi et d'amour de Dieu, et invoquer la sainte Vierge et les autres saints auxquels il avait eu une dévotion particulière, à savoir : saint Michel, son patron, saint Joseph, sainte Anne, saint Pierre,

saint Jean l'Évangéliste, saint Corentin, Saint Jérôme, saint Ignace, sainte Barbe, saint Dominique, saint François et saint Jean-de-Dieu.

A l'exemple du Sauveur, il pria pour ses ennemis ; puis il tomba dans une première agonie, qui dura cinq jours, au bout desquels il recouvra assez de force pour pouvoir donner lui-même une partie de ses vêtements à un pauvre qui était allé le voir. Quatre jours après, il eut une seconde agonie de cinq autres jours, et en revint comme de la première. Il passa ensuite un jour et deux nuits entières à s'entretenir du ciel et de ses missions avec le P. Maunoir, qu'il chargea de donner sa bénédiction à ses chers enfants de Douarnenez.

Dans ses adieux, il conjura ces derniers « d'avoir un lecteur qui pût les » instruire par la lecture des bons livres, de bien élever leurs enfants, « de les confier à des maîtres vertueux, » d'honorer les ecclésiastiques, de » continuer de porter une sincère affection aux Pères Capucins et aux » autres religieux, de rechercher en » tout le bien de la religion et du prochain, et de vivre toujours dans une » grande union. »

Quant à ses héritiers, il leur laissa son unique trésor, c'est-à-dire, comme il le leur écrivait, *son néant et sa pauvreté*, dont il leur fit l'éloge de manière à leur en inspirer l'amour.

Il avait désiré que son corps demeurât exposé pendant trois jours, afin,

disait-il, que ses frères, les pauvres, allassent en plus grand nombre prier pour son âme. Il demanda aussi à être inhumé dans la chapelle de Saint-Tugean, au lieu où l'on enterrait les pauvres. Il recommanda à ses amis de ne point porter son deuil, mais d'aller aussitôt après sa mort, à la chapelle de Sainte-Barbe, prier la Mère de Dieu et ses autres patrons de présenter au Père Éternel les mérites infinis de notre Seigneur Jésus-Christ pour sa délivrance du purgatoire.

On le vit entrer bientôt après dans sa troisième agonie. Dans la seconde, son corps avait été glacé; dans celle-ci, il fut brûlé d'une chaleur extraordinaire: sa peau, toute grillée, s'attachait aux draps de son lit et lui causait une dou-

leur excessive , que le malade eût voulu plus extrême encore , afin , disait-il , de prouver son amour à Jésus souffrant.

Le troisième jour , plusieurs personnes l'apercevant , pendant deux heures entières , les yeux immobiles , le visage lumineux , le teint vermeil , la joie sur tous les traits , lui demandaient après cette espèce d'extase , ce qui avait pu lui procurer une telle joie. Il avoua que c'était sa chère Maîtresse qui l'avait autrefois consolé à Agen , qui était venue le consoler encore dans cette circonstance. Il ferma ensuite les yeux du corps pour mieux s'occuper intérieurement de notre Seigneur , passa la nuit à glorifier Dieu , se confessa une dernière fois au P. Maunoir , qu'il

regarda un instant avec tendresse comme son successeur dans les missions de Basse-Bretagne , et , le lendemain matin , 5 mai 1652 , rassemblant tout ce qui lui restait de force pour achever son sacrifice , faisant des actes d'amour , et se recommandant à saint Corentin , apôtre des Bretons , il expira la bouche collée sur son crucifix , que le P. Maunoir lui présentait à baiser.

Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Son corps et tout ce qui l'avait entouré dans ce dernier moment , depuis ses draps jusqu'à la paille de son lit , répandaient un parfum dont tout le monde s'aperçut. Pendant deux jours , on accourut en foule de toutes parts pour baiser les pieds et les mains de ce corps resté vierge , et leur faire

toucher différents objets de dévotion. Ses obsèques ressemblaient à une procession générale, tant l'affluence du monde était grande. Le P. Maunoir prononça, avec larmes, son oraison funèbre, et plusieurs guérisons miraculeuses eurent lieu sur sa tombe.

Tel fut cet homme apostolique dont la Basse-Bretagne a le droit d'être fière, et dont la sainte Eglise de Jésus-Christ peut se glorifier comme d'un de ses prêtres les plus saints, les plus instruits et les plus zélés. Comme nous l'avons déjà dit, M. Le Nobletz savait parfaitement l'Ecriture Sainte, et connaissait bien les Pères, surtout saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Bonaventure et saint Thomas. Aussi ses discours étaient-ils, pour ainsi

dire, un tissu de textes des Pères et de la Bible, qui faisaient sur son auditoire une impression aussi durable que profonde. Sa parole était simple, ardente, quoique toujours charitable et mesurée. Ses discours avaient ordinairement trois points : dans le premier, il prouvait par l'Ecriture et les Pères une vérité de foi ou de morale ; dans le second, il montrait en quoi la conduite de ceux dont il parlait était opposée à cette vérité ; dans le troisième, il tirait des conclusions pratiques de ce qu'il avait établi, et produisait des mouvements si touchants, que tout son auditoire était attendri.

Dans la conversation, il traitait tout le monde avec respect et politesse ; avait pour tous des paroles douces et

un extérieur affable , quoique grave , et ne négligeait rien pour instruire et gagner les âmes à Dieu.

Il parvint ainsi à arracher au vice quelques malheureuses filles qui , touchées de sa douceur et de sa ferveur , tombaient , baignées de larmes , à ses pieds , d'où elles se relevaient pour aller pleurer leurs péchés et en faire pénitence.

En outre de ses prières presque continuelles et de ses retraites fréquentes dans l'année , ses grands moyens de conversion étaient ses discours publics , ses petits traités des devoirs de la vie chrétienne , et ses cantiques spirituels qu'il faisait lire et chanter dans les boutiques et les ateliers , au milieu des champs et sur la mer , et qu'il envoyait

en étrennes à ses amis , au commencement de chaque année. Il distribuait aux personnes sans instruction des images qui représentaient , sous des figures emblématiques , quelques vérités de la foi ; et ces emblèmes étaient en rapport avec les différentes professions.

Aux marins , il donnait la peinture d'un vaisseau faisant naufrage , pour leur montrer les dangers que court une âme sur la mer orageuse du siècle ; aux gens de guerre , il représentait , dans le même but , des batailles ; aux laboureurs , il montrait les différents objets qu'ils ont sans cesse sous les yeux , comme la figure de telle ou telle vérité.

Il recherchait particulièrement les

petits enfants, les vieillards infirmes, les pauvres les plus abandonnés, les veuves et les orphelins. Il distribuait aux indigents tout son revenu, le jour même qu'il le recevait; car il se serait fait un grave reproche de garder un seul écu plusieurs jours en sa possession. A sa mort, il ne possédait que vingt-cinq sous en argent.

Il aimait à se voir sans ressource et sans pain; après avoir tout donné, même son repas aux pauvres, il devenait mendiant lui-même, allant de porte en porte recevoir dans un pan de son manteau quelques restes qu'il allait ensuite distribuer aux nécessiteux. Si, dans ses voyages à cheval, il rencontrait quelque pauvre, il descendait et le faisait monter à sa place, le sui-

vant lui-même à pied. Il avait aussi persuadé à deux de ses nièces, les dames de Catélan et de Balaire et à quelques autres dames d'apprendre la composition de plusieurs remèdes pour les pauvres, de panser leurs plaies et de les assister dans leurs maladies.

S'il honorait la pauvreté dans les indigents, il savait aussi l'honorer en la pratiquant lui-même, comme nous venons de le dire, et de plus en aimant tout ce qui la lui rappelait. Il se logeait dans de pauvres chaumières; son lit de mort ne lui appartenait pas: il avait donné le sien à un pauvre; il manquait de rideaux, ne possédait qu'une couverture à laquelle, dans les grands froids, il ajoutait ses habits. Tous ses meubles consistaient en un

trépied en fer , un pot d'argile , une écuelle , une assiette et une cuiller de bois , un petit coffre qui renfermait ses papiers et qui lui servait de chaise , deux images de papier , l'une de la sainte Trinité , l'autre de la sainte Vierge , un bénitier , deux chemises , une soutane et un manteau.

Ses genoux lui servaient de table pour écrire. Les saintes reliques qu'il avait étaient renfermées dans des coques de noix , recouvertes d'étoffes communes. Il lavait lui-même son linge , tant par amour de la sainte pauvreté que pour cacher ses pénitences , car ordinairement ses chemises étaient teintes du sang qu'il répandait en se donnant , trois fois la semaine , la discipline.

En outre de ces austérités , il portait très-souvent un cilice de crin , mettait de petites pierres ou des pois dans ses souliers , coucha toutes les nuits sur la dure , jusqu'à ce qu'on le lui eût défendu. Il dormait d'abord deux heures et se levait pour faire oraison , puis dormait deux ou trois autres heures , en tout cinq , et passait le reste de la nuit en prières et en lectures pieuses.

M. Le Nobleiz était de plus d'une profonde humilité , se croyant le plus méchant des hommes , et disant que si Dieu ne l'avait soutenu , son caractère l'eût porté aux plus grands crimes. Il prenait plaisir à parler aux autres de ses défauts , lui qui était cependant si habile à cacher ceux du prochain dont il pensait toujours favorablement.

(90)

Si à tant de vertus vous joignez une pureté angélique, un grand amour des humiliations et des souffrances, et une piété de Séraphin, vous pourrez vous faire quelque idée de ce que fut pendant toute sa vie Michel Le Nobletz, modèle du missionnaire et du vrai prêtre.

Gloire à Dieu.

Don des archives diocésaines de St Brieuc
juillet 2002